

Un pasteur nommé Yves Héliori

Dans la longue durée historique, le processus d'évangélisation apparaît à la fois comme continu, puisque toujours renouvelé au rythme rapide des générations, et différent car les exigences minimales des hommes d'Église varient, s'affinent, s'approfondissent, se coagulent, époque après époque, dans une visée d'essence totalitaire: aboutir à la mise en conformité des hommes et de leur société avec ce que l'on imagine être les contours de la cité de Dieu sur terre. De siècle en siècle les libertés de comportement et de croyance du Chrétien de base se restreignent, du moins en théorie, jusqu'au grand ébranlement contemporain marqué par le recul généralisé de la pratique religieuse de masse, routinière et communautaire, héritière d'une pédagogie de la terreur enfantée par le XVII^e siècle breton.

Les étapes anciennes du processus d'évangélisation sont difficiles à cerner, moins dans leurs intentions normatives (pénitentiels, capitulaires carolingiens puis actes des synodes régionaux regorgent d'interdits à destination du peuple et des clercs) que dans leurs réalisations positives. Quel contenu pour quelle foi? Si tout le monde s'accorde pour affirmer que les Bretons sont catholiques depuis le VI^e siècle, cela ne signifie pas grand chose de précis en dehors du fait que l'historien ne repère plus parmi eux de païens déclarés et très peu d'hérétiques. En fait on peut vivre et mourir chrétiennement à bon compte, sous la houlette de prêtres séculiers complaisants parce que guère mieux formés que les fidèles dont ils ont la charge, et cette situation perdurera tant qu'un évêque plus exigeant ou qu'un courant rigoriste n'introduiront une réforme, elle-même prélude à d'autres reprises en main dans un processus jamais achevé. L'irruption des mouvements Mendiants génère ainsi une première rupture importante dans le domaine de la pastorale: désormais existent de véritables spécialistes de la prédication populaire, animés du zèle des pionniers et d'un esprit de pauvreté qui les rend plus crédibles.

Yves Héliori, né vers 1250 dans le manoir paternel de Kermartin au Minihy-Tréguier, n'intègre pourtant aucune de ces nouvelles milices fraternelles, mais sa spiritualité est profondément empreinte du message franciscain découvert, au plus tard, lors du séjour à Rennes comme official de l'archidiacre Maurice. Les témoignages recueillis à l'occasion de

l'enquête de canonisation conduite à Tréguier durant l'été de 1330 (1) permettent de mesurer l'ampleur des tâches d'évangélisation qu'il s'impose après son retour des Écoles parisiennes et orléanaises, de dégager les rôles multiples de pasteur qu'il assume de façon simultanée, d'apprécier les outils dont il se sert et les résultats auxquels il parvient. Une cinquantaine de témoins parlent, et leurs dires valent pour les deux dernières décennies du XIII^e siècle: ce faisant, ils offrent à l'historien un point de repère précieux, le plus précoce en Bretagne en tout cas, pour jauger la politique de la partie la plus dynamique de l'Église de ces temps vis-à-vis des masses populaires. Le pape saura d'ailleurs reconnaître les services exceptionnels rendus par Yves Hélori et la valeur opératoire du modèle de prêtre qu'il laisse derrière lui en le portant sur les autels en 1347, suprême honneur qu'aucun autre prêtre engagé dans le siècle ne reçoit au Moyen Âge (2).

Le directeur de conscience.

Durant les quinze dernières années de sa vie (3), Yves Hélori, personnage officiel de l'administration diocésaine, qui plus est en charge d'une paroisse rurale, déploie une fébrile activité de pasteur des âmes dans les domaines public aussi bien que privé. Cette dernière sphère d'activité, moins renommée dans la tradition car nécessairement discrète, nous retiendra en premier.

Hervé de Coaytrevan, qui séjourna auprès de lui trois ou quatre journées pleines à Louannec, se souvient encore en 1330 «qu'ils restèrent éveillés la plus grande partie de la nuit, lisant et approfondissant les textes saints. Ce témoin croit d'ailleurs profondément que, comme il était accablé de sommeil, maître Yves alla se coucher plus tôt qu'à son habitude par amour pour lui». Ces longues veilles nocturnes dédiées à la lecture, aux méditations pieuses et à l'enseignement des particuliers sont confirmées par Hamon Toulefflam, son serviteur, qui avait l'habitude de venir renouveler les chandelles consumées, et par Geoffroy de Sancto Leanno, un jeune prêtre, habitué de Kermartin vers 1300: le soir, rapporte-t-il aux commissaires enquêteurs, Yves sortait de sa chambre et récitait ses heures avec ses hôtes, puis il leur donnait de bons conseils jusqu'à la nuit noire.

(1) Les actes de l'enquête de 1330 ont été retrouvés et publiés par Arthur de la BORDIERIE sous le titre de *Monuments originaux de l'histoire de saint Yves*, Saint-Brieuc, 1887.

(2) Dans sa thèse, le professeur VAUCHEZ insiste beaucoup sur ce point qui rend la figure d'Yves originale parmi ses contemporains: VAUCHEZ (André), *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge*, Rome, 1981.

(3) Pour l'établissement de la chronologie précise de la vie d'Yves HÉLORI, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre ouvrage: *La naissance d'un saint: saint Yves (vers 1250-1347)*, pour paraître.

Les visiteurs qui lui arrivent sont en effet nombreux : aux clercs et aux laïcs instruits, il prodigue avis et encouragements au cours d'interminables entretiens individuels, ne ménageant ni son temps ni sa peine. Les jeunes gens attirés par le service de l'Église, mais encore indécis sur leur choix, le consultent : frère Guillaume Roland, franciscain de Guingamp, le voit souvent deux années durant et finit un jour par lui demander quelle serait, à son avis, la meilleure façon de sauver son âme. Yves lui conseille alors « autant qu'il le put d'entrer dans l'ordre de saint François. Ce qu'il fit ». Même écoute attentive pour Pierre, futur abbé cistercien de Bégard, « qui vint plusieurs fois dans sa maison de Kermartin avant d'entrer en religion, et même ensuite, y demeurant parfois un mois d'affilée ». Compte tenu de la personnalité de chacun, le maître des lieux module donc ses conseils. En chemin vers Sainte-Marie de Quintin, il discute avec la petite troupe de pèlerins qu'il accompagne : l'un deux, Thomas de Kaerrimel, est si bien impressionné par ses paroles qu'au retour il se dirige vers Bégard où il se fait moine. Un autre jeune encore fera profession au couvent de Guingamp des Franciscains.

Ces quatre vocations, nourries sinon suscitées par Yves Hélori, sont intéressantes à plusieurs titres : elles montrent bien sûr la force entraînée de sa personnalité sur la jeunesse pieuse qui recherche et trouve en lui un directeur de conscience attentif ; elles dévoilent aussi un pan de la sensibilité religieuse d'Yves, partisan d'un monachisme régénéré (il est vrai qu'il n'existe pas de monastère bénédictin en Trégor), sans inféodation toutefois à un ordre précis puisque Cisterciens et Franciscains figurent en nombre égal parmi ses disciples ; elles indiquent enfin que son souci premier n'est pas d'augmenter la cohorte des prêtres vivant dans le siècle, bien que lui-même ait choisi cet état, car il y a alors plutôt pléthore de prêtres, trop souvent médiocres ou indignes il est vrai.

Nous retrouvons ce sens du contact individuel dans les tâches de confesseur auxquelles Yves s'astreint jusqu'à l'extrême épuisement de ses forces : le mercredi d'avant sa mort, il entend encore Sibille, femme d'un bourgeois de La Roche-Derrien. Des années auparavant, Guillaume Roland le connaît d'abord de réputation et se rend à Kermartin la première fois pour se confesser à lui ; jusqu'à son entrée dans les ordres, Yves demeurera son confesseur. Sa capacité d'écoute et de compréhension s'avère sans doute fort éloignée des auditions mécaniques et tarifées de trop de desservants : Amicie, une enfant, fille de Riwallon le Jongleur (un misérable hébergé à Kermartin avec toute sa famille pendant des années) affirme « qu'elle s'était toujours confessée à lui, qu'il pleurerait très amèrement quand il l'entendait et qu'il voulait ainsi la pousser à regretter ses péchés ». D'ailleurs le sacrement de confession se trouve être le seul qui soit cité de façon spontanée par les témoins : plus coutumiers, le baptême et la communion ne cristallisent pas les souvenirs alors que la confession apparaît plus marquante, plus intime, plus chaleureuse dans sa relation

d'échanges, plus neuve aussi (4).

Sans doute faut-il rapprocher des exemples précédents les exhortations privées qu'Yves adresse à certains, qu'ils soient des pécheurs endurcis au péril de leurs âmes ou de bon Chrétiens en quête de perfection. Alain Thomas vécut vingt-cinq ans, selon lui, dans la chasteté et la continence avec son épouse, convaincu par les bonnes raisons d'Yves; à l'inverse il lui arrive aussi d'aller trouver des malfaiteurs pour les ramener au bien. «Par esprit de miséricorde, lorsqu'il voyait une personne éplorée ou errant hors du chemin de vérité, pour elle-seule il prêchait afin de la sortir de l'erreur. Ainsi le témoin (Guillaume, fils Aymonel) vit-il un jour maître Yves prêcher le verbe de Dieu à une bonne femme de la paroisse de Trélévern, nommée Hélon, dans la maison même de cette femme qui était alors maculée d'une certaine faute».

Cette pastorale individualisée ne se déploie pas seulement à destination des deux extrêmes opposés de l'échelle des comportements, attendus ou déplorés, des laïcs: elle prend aussi en compte un groupe social a priori inattendu quand on pense à l'image que la tradition a retenue de l'ermite de Kermartin. Yves Hélori est noble de naissance. Il n'a jamais rompu avec sa classe d'origine comme en témoignent ses fréquentations: tout en récusant le luxe de la table garnie et du lit brossé à son intention, il n'en descend pas moins souvent dans les manoirs lors de ses fréquents déplacements à travers le Trégor. Nul doute qu'en ces occasions il ne cherche à guider la conduite sociale et la démarche spirituelle de ses hôtes. «Maître Yves, par ses bons discours et ses exhortations, persuada plusieurs demoiselles de garder leur chasteté; parmi elles figurait Hélice, la sœur du seigneur de Mur, et plusieurs autres dont je ne me souviens plus du nom à présent». Ses relations paraissent spécialement continues et confiantes avec la famille de Pestivien depuis que Constance de Roscavel l'a choisi pour confesseur: la dame et son mari, son fils et ses trois filles l'accompagnent, avec leur suite, en pèlerinage à Locronan en 1302; en route, Yves sait faire preuve de prévenance à l'égard de cette dame déjà âgée, s'arrêtant de chevaucher dès qu'elle se sent fatiguée. Son fils, le chevalier Jean de Pestivien, déclare en 1330 qu'il l'a vu cent fois et plus hébergé dans les manoirs paternels; ses sœurs l'ont également reçu aux domiciles de leurs époux. Dans ce milieu favorisé et de toute évidence pieux, Yves introduit quelques pratiques de piété nouvelles (il convainc Constance de s'abstenir de viandes quatre jours par semaine) et joue pleinement son rôle de directeur de conscience attiré, bien au fait des habitudes et des préjugés de ce monde qui était celui de son enfance. En retour il peut compter sur un large réseau d'amitiés et de soutiens discrets dans la noblesse locale qui est aussi, ne l'oublions pas, un précieux relais d'opinion.

(4) Rappelons que la confession auriculaire n'est rendue obligatoire pour tous les fidèles une fois l'an que par le concile de Latran IV en 1215.

Dans les ultimes années de son existence, après avoir abandonné sa charge d'official vers 1298, Yves Hélori dispense à Kermartin un enseignement théologique sous forme de lectures commentées de la Bible et de sermons. Tous les jours, sauf les samedis, dimanches et jours de fête, sa maison se remplit de jeunes clercs, comme Geoffroy de Sancto Leanno de qui nous tenons nos informations, désireux de parfaire leurs connaissances et de préciser leur foi à l'écoute d'un saint personnage: Kermartin fonctionne alors comme une sorte de centre de perfectionnement, de cellule de formation continue œuvrant dans l'ombre de la cathédrale. Cette intéressante initiative, en un temps où le clergé ne passe pas encore par le séminaire, semble disparaître dès la mort de son inspirateur; de toute façon, comme elle ne peut guère intéresser que les clercs de la cité à cause des déplacements quotidiens qu'elle exige, et même les meilleurs d'entre eux seuls puisque tout repose sur le principe du volontariat, elle ne saurait résoudre à elle-seule le problème, pourtant crucial, de la qualité du clergé séculier dont la formation de base est notoirement insuffisante, voire inexistante. Quoi qu'il en soit de ces limites vite atteintes, Yves exprime ainsi une facette inédite de ses talents de pasteur domestique.

Le pasteur de proximité.

Spontanément, deux témoins de sa vie lui accolent le qualificatif de «saint prêtre». A l'évidence leur enthousiasme réfléchi prend sa source moins dans l'exercice des fonctions techniques d'administrateur et de juge ecclésiastique, que dans le rayonnement personnel de l'homme, dans l'émerveillement face à un pasteur inlassable et convaincant.

1) Trédrez et Louannec: le recteur de paroisse.

Le passage d'Yves Hélori à Trédrez reste plongé dans l'ombre puisque aucun de ses anciens paroissiens ne paraît en 1330 devant la commission d'enquête. En revanche ils sont plusieurs à venir de Louannec, sa seconde paroisse, et de sa trêve de Kermaria-Sulard. Il ressort de leurs propos qu'Yves est un recteur consciencieux, souvent présent physiquement dans son église. Durant ses absences un vicaire l'y supplée mais les relations entre les deux hommes apparaissent parfois fort tendues, le vicaire faisant grief à son supérieur de distribuer avec trop de prodigalité les revenus de sa cure aux pauvres, sans beaucoup se soucier de lui assurer le nécessaire auquel il estime avoir droit. Il arrive même, un été où la disette sévit en Bretagne, que le malheureux accuse son recteur de vouloir l'affamer, le presbytère ne renfermant plus aucune réserve de pain ou de grain depuis trois jours. Il claque la porte, se répandant en propos fort peu amènes, quand il découvre que la dernière miche, qu'il s'était réservé, a disparu à son tour...

Vis-à-vis de ses paroissiens Yves adopte une conduite similaire à celle

qui lui est coutumière à Kermartin ou lors de ses multiples déplacements en Trégor : il enseigne le peuple en prêchant lors de la messe dominicale, il visite les malades, « les pauvres plus volontiers que les riches » (Guillaume de Karanzan), il secourt les familles en détresse en leur procurant de la nourriture ou des aides en nature (des vêtements), en espèces quelquefois. Yves prend aussi la défense de ses paroissiens les plus démunis devant les tribunaux : il plaide pour eux gratuitement, les aide à débrouiller leurs causes quand il les sait justes.

Au total son activité pastorale à Louannec laisse l'impression d'un desservant zélé, plus charitable que ne l'exigeraient les devoirs de sa charge, mais somme toute classique dans ses modalités et dans ses intentions. Il tire d'ailleurs ses revenus, de bons revenus, de la levée de la dîme dont il ne met pas en cause la légitimité, même s'il en dirige l'emploi en priorité vers les pauvres. Yves est un recteur de campagne exemplaire, instruit et pieux, préfiguration précoce de ce que deviendra la majorité des recteurs une fois que la Contre-Réforme catholique aura fait sentir pleinement ses effets.

2) Tréguier : le viatique et la chaire.

Dans la cité épiscopale l'official Hélori ne se contente pas de présider le tribunal de l'évêque : il prend plus que sa part aux tâches communes du clergé presbytéral (5). Par la confession vécue de façon sensible, il s'efforce d'inculquer la notion de culpabilité aux plus endurcis : Yves Avispice « vit souvent maître Yves pleurer sur les péchés commis par ceux qui se confiaient ou se confessaient à lui, de telle sorte qu'il entraînait très souvent des pécheurs à pleurer ». Certains dimanches il harangue le peuple assemblé dans la cathédrale, quitte à devoir réitérer son homélie dans le cimetière attendant si la presse se fait trop grande. Il fait aussi, en quelque sorte, fonction d'aumônier de la Maison-Dieu, l'hôpital local, visitant ses pensionnaires, aidant à enterrer les défunts, payant au besoin de ses deniers leurs suaires.

Mais le domaine sur lequel porte l'effort le plus original d'Yves, c'est la visite aux malades : vingt témoins de sa vie l'attestent, il apporte le réconfort de sa présence et de sa parole, de ses aumônes aussi, à tous ceux que la maladie cloue au lit et tient éloignés des sacrements. Jean de Pestivien et l'abbé Pierre de Bégard s'accordent à dire qu'il avait toujours suspendue à sa poitrine une pisside d'argent, offerte par dame Constance de Roscavel, renfermant des hosties consacrées qu'il administrait lors de ses visites domiciliaires. Parfois maître Yves est arrêté dans la rue par quelqu'un qui le réclame pour un parent ou une connaissance : « comme maître Yves passait dans la rue appelée Perdric à Tréguier, un homme lui

(5) Tréguier au Moyen Âge est une petite cité formée d'une seule paroisse : la cathédrale est donc aussi l'église paroissiale de la ville.

dit: «maître Yves, pour l'amour de Dieu, venez entendre la confession d'un malade; vous le trouverez dans cette maison». Maître Yves s'arrêta et entra, disant: «si je refusais d'aller vers ce malade, je désobéirais à Dieu» (Yves Héloici). Le plus souvent, Yves s'informe discrètement de ceux qui ont besoin de ses services et se rend chez eux sans qu'ils aient osé envoyer le quérir. Ses accompagnateurs, l'abbé Pierre de Bégard par exemple, l'attendent sur le seuil, surtout s'il s'agit de pauvres que trop de visiteurs importuneraient. Guillaume Pierre, Jacquet et Yves de Trégordel reçurent sa visite lorsqu'ils étaient alités. En présence des éprouvés, «il versait souvent des larmes à cause de leurs maladies ou de leurs afflictions».

Nous savons qu'Yves leur adresse alors des paroles de réconfort avant d'entendre leur confession et de leur proposer le corps du Christ. «C'était un homme de grande piété envers les pauvres et les malades qu'il visitait très souvent; dans la mesure où il le pouvait, il leur procurait ce qui leur était nécessaire. Il les exhortait à aimer et à craindre Dieu, à tenir le monde charnel pour rien car la gloire mondaine s'avère vaine et transitoire» (Alain Thomas). Le message délivré par Yves en ces circonstances reste simple et parfaitement orthodoxe: l'homme est pécheur, il doit mettre sa conscience en règle, placer sa confiance en Dieu. Les éventuels secours matériels ne sont là que pour l'y aider, adoucir son agonie ou accompagner sa convalescence. La charité n'est pas une fin en soi, mais un adjuvant. L'essentiel se déroule sur un plan plus éminent: c'est Dieu qu'il faut rechercher dans ces moments difficiles où la maladie se conjugue à la pauvreté pour aboutir au doute et à la désespérance, deux fautes qui signifieraient la chute de l'âme pour l'éternité. «Par ses saints mots et ses bons exemples, il les pressait de recevoir le sacrement de leur salut et de ne plus craindre la mort puisqu'ils étaient munis des insignes du Christ. Il leur disait aussi que s'ils étaient dans le besoin, qu'ils le lui disent en confiance et que lui, il leur procurerait le nécessaire par amour pour eux» (Denis Jameray). Espérer, ne pas se révolter contre un sort injuste, attendre le secours des autres, amender sa vie et ses pensées: tel est le cœur du message pastoral d'Yves distillé aux agonisants et aux grabataires.

3) Kermartin: l'aumônier des va-nu-pieds.

Les portes du manoir paternel s'ouvrent devant tous les malheureux qui se présentent: aucune restriction n'est mise à leur admission, chacun des pauvres du Christ est accueilli, nourri et secouru sans compter, jusqu'à épuisement des disponibilités. Le refus de s'embarrasser des soucis d'une gestion rigoureuse fait que règnent l'improvisation et une joyeuse pagaille, entraînant des abus: Kermartin n'est pas une institution charitable au sens traditionnel du terme. Son asile disparaît d'ailleurs, semble-t-il, avec son créateur.

Les témoignages enregistrés lors de l'enquête de 1330 permettent de cerner les conditions, en fait diverses, de ses hôtes: certains, la majorité

sans doute, résident dans le voisinage. Ils gagnent Kermartin dans l'attente d'une aide immédiate, sorte de pauvres habitués qui rentrent chez eux le soir et dont le nombre gonfle de façon dramatique en temps de cherté. D'autres, pèlerins de passage, mendiants sans domicile fixe, ouvriers agricoles au chômage, trouvent auprès d'Yves le gîte et le couvert pour une journée ou deux, parfois un vêtement, une paire de souliers ou quelques piécettes en fonction de leurs besoins. C'est à leur intention que l'official fait construire une aile supplémentaire, pourvue d'une cheminée, servant de dortoir. Il apparaît enfin un troisième groupe de pauvres, composé de malades et de grabataires, pris en charge le temps de leur convalescence ou bien hébergés dans leur dernière maladie car Kermartin est aussi un mouiroir. Yves et ses visiteurs plus distingués occupent l'ancien corps de bâtiment du logis familial, dans lequel on a aménagé une salle commune pour les repas.

La charité inépuisable du maître des lieux a surtout retenu l'attention des contemporains et suscité leur admiration, à juste titre car, dans son extrémisme insouciant, elle porte bien sa marque. Toutefois s'il n'exige rien, ou bien peu de chose, en retour de ses générosités, il s'efforce d'inculquer à ses hôtes les rudiments de la foi. A chaque repas partagé avec eux, Yves les entretient de Dieu. Il visite le soir les pauvres abrités sous son toit, les instruit, leur prêche. Au matin, très tôt, il célèbre la messe dans la chapelle de Kermartin en leur présence: ensuite seulement ceux qui sont sur le départ reçoivent des aumônes pour la route. « Cette nuit-là, il (Henri Fichet) vit dans la dite maison dix-neuf pauvres, pour lesquels maître Yves célébra la messe au matin dans sa chapelle; après, comme il n'avait plus de pain à donner aux pauvres susdits, il fit don à chacun d'une pleine écuellée de farine ». Ainsi donc, si l'accueil est libéral, la charité d'Yves est bel et bien ordonnée dans une perspective pastoral; le pauvre se trouve enseigné, soutenu au plan moral comme au plan matériel, surtout le pauvre de passage qui ne se rattache plus à une communauté ecclésiale stable.

Le prédicateur itinérant.

La fulgurante expansion des ordres Mendians au XIII^e siècle fait partout triompher la parole comme premier média du Moyen Age: elle seule peut toucher et informer en profondeur la masse des analphabètes. Certes, depuis longtemps, la prédication publique n'est plus le monopole des évêques comme cela avait été le cas dans l'Église primitive, mais la médiocrité du clergé paroissial laissait encore le plus souvent les fidèles dans l'ignorance de la parole de Dieu. Par devoir plus que par goût personnel semble-t-il (6), Yves adjoint sa voix à celle des Mendians: il le

(6) Jeune, Yves se présente sous les traits d'un étudiant pieux qui aime aller à la messe et suivre les sermons (témoignages d'Yves SUET pour Paris et de Guillaume PIERRE pour Orléans, quand Yves a 24 ans). A Rennes il fréquente le *studium* des Prêcheurs et s'im-

fait pour répondre à la requête de son évêque, pour satisfaire aussi la demande du clergé et du peuple, tout en préservant un style qui lui est propre et qui assure son succès.

1) les prêches au tout-venant.

Parcourue à pied dans la poussière ou sous la pluie battante, la route offre un premier champ de prédication publique à Yves Hélori. Lorsqu'il ne voyage pas en compagnie, il ne fuit pas les rencontres fortuites, bien au contraire: chacune lui paraît constituer une opportunité bonne à saisir puisqu'elle lui permet d'enseigner un inconnu. Ainsi deux femmes de Lanmeur le reconnaissent sur la route entre Lannion et Tréguier, le rattrapent, le saluent: il les invite à marcher de concert et les entretient, entre deux oraisons silencieuses, des desseins de Dieu, en toute simplicité. A les croire d'ailleurs, elles seront bientôt les témoins d'un miracle sur sa personne, avant de le quitter à l'entrée du chemin menant à Kermartin.

D'une façon générale, il apparaît qu'Yves a l'habitude de profiter de ses haltes en cours de route pour s'adresser aux passants ou aux gens qu'il aperçoit à proximité: il hèle les paysans dans les champs ou les ouvriers occupés à quelque ouvrage (surveillant des bûcherons travaillant pour l'œuvre de la cathédrale de Tréguier, il meuble leurs pauses de saints sermons). Une fois, en août 1302, pèlerinant vers Locronan, il s'arrête à un carrefour et entreprend d'haranguer toutes les personnes qui s'y présentent: Jean de Pestivien, qui nous rapporte la scène sans marquer d'étonnement devant sa conduite, nous apprend aussi que deux cavaliers débouchent bientôt d'une autre voie. Si l'écuyer du noble sire de Coetpont descend de cheval dès qu'il comprend ce qui se passe, son maître, par contre, est bien mal inspiré: il pousse sa monture sans prendre garde aux rudes admonestations d'Yves. Quelques jours plus tard, Dieu prend vengeance de lui en lui infligeant une cruelle maladie qui le retient cloué au lit une année entière...

Ces prêches improvisés autorisent l'abbé Pierre de Bégard et Guillaume de Karanzan à affirmer qu'Yves «prêchait tant qu'il trouvait quelqu'un à qui prêcher».

2) les tournées de prédication.

Elles débordent parfois les limites du diocèse: nous savons ainsi qu'Yves s'adressa aux habitants de la cité de Quimper du haut de la chaire de la cathédrale Saint-Corentin et à des paroissiens relevant du siège de

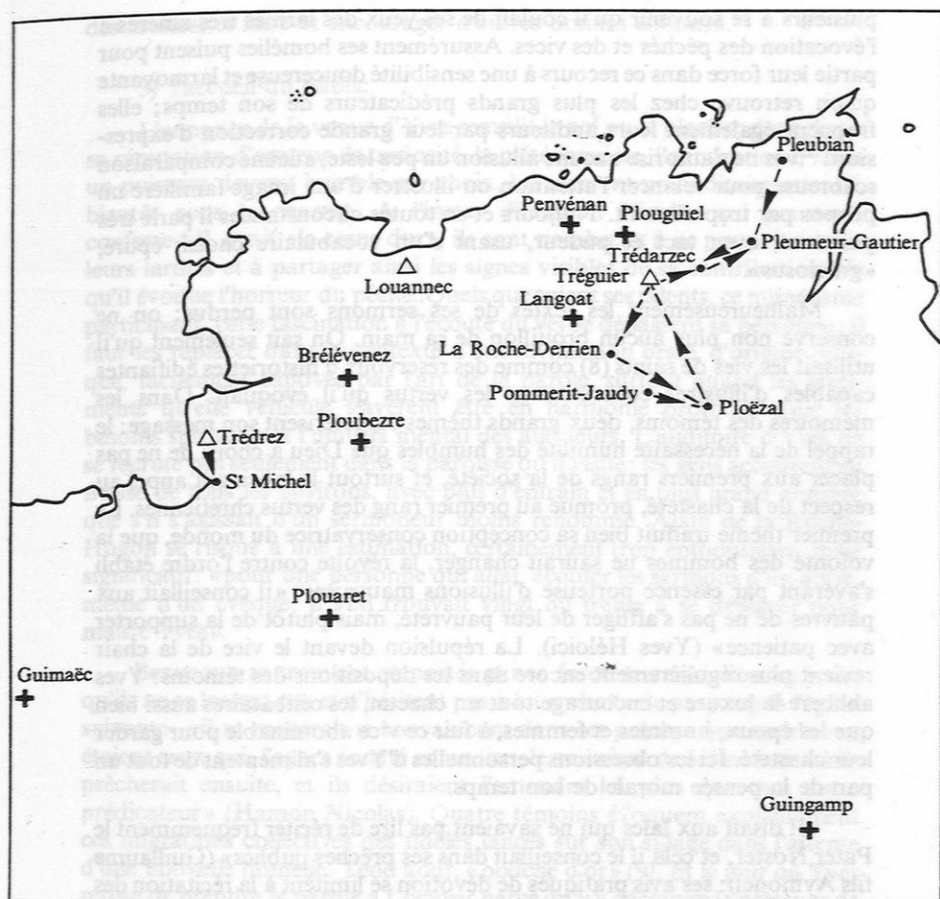
prêgne de la technique aussi bien que de la pensée de ces professionnels de la parole, mais lui-même ne prêche pas encore. C'est seulement revenu à Tréguier comme official et pourvu de la cure de Trédrez qu'il se décide à sauter le pas au terme d'un long conflit intérieur, un an avant de renoncer aux habits distinctifs de sa charge et d'adopter comme règle de vie personnelle le dénuement le plus complet et le désintéressement absolu en faveur des pauvres.

Saint-Brieuc mais limitrophes du Trégor, probablement à ceux du Goëlo bretonnant, et ce toujours avec l'autorisation préalable de l'ordinaire: à Quimper « maître Yves avait eu et obtenu de l'évêque du lieu licence de le faire » (Jean de Pestivien). Nous ne savons par contre rien de ses éventuelles incursions en Léon. Bien qu'il maîtrisât parfaitement le français et le latin, il paraît peu vraisemblable qu'il ait été appelé à utiliser ses talents hors de l'aire bretonnante; du moins les témoignages n'en disent-ils rien et sa personnalité même n'est pas encore connue en Haute-Bretagne en 1330. Yves est le premier prédicateur célèbre de langue bretonne (7).

Le plus fréquemment il se déplace à l'intérieur du ressort de son diocèse, soit qu'il accompagne l'évêque dans ses tournées pastorales et prêche sur son ordre comme l'établissent formellement Hervé de Coaytrevan, Yves Suet et Pierre de Lanmeur (vraisemblablement parce que Monseigneur Geoffroy de Tournemine, né dans une famille de bonne noblesse briochine, ne parle pas assez bien le breton pour s'y risquer), soit qu'il prenne son bâton de prédicateur itinérant certains dimanches. Vingt-six témoins de sa vie affirment avoir eu l'occasion de le voir et de l'écouter durant ces tournées dominicales: ils s'émerveillent de l'exploit sportif qu'elles constituent en elles-mêmes, et dont la légende s'empare vite (Yves de Trégordel va jusqu'à prétendre qu'Yves prenait la parole jusque dans sept églises de suite), autant que du fond, le message asséné à chaque halte quand le recteur, dûment averti de sa venue, et les fidèles l'attendent avec impatience. « Quand il avait prêché dans l'église de Tréguier, il allait à pied le même jour à l'église de Trédarzec pour y prêcher le verbe de Dieu: cette église de Trédarzec se trouve à un mille de celle de Tréguier; puis il gagnait pour la même raison et toujours le même jour celle de Pleubian, et cette église de Pleubian est distante d'une lieue de celle de Trédarzec » (Hamon Nicolas). Malgré ses lacunes, car les témoins ne se donnent pas tous la peine de récapituler la liste complète des lieux où ils l'entendirent, la carte procure une esquisse de l'aire de prédication ordinaire du maître de Kermartin. On remarquera que le Trégor occidental et Morlaix, sans doute trop éloignés de Tréguier, en sont absents.

Chaque dimanche où il court les routes, Yves visite deux, trois ou quatre paroisses, au prix d'un effort physique exténuant: parti à pied très tôt de Kermartin, il y revient le soir, à jeun, sans avoir pris de repos, la voix cassée et le corps brisé par la presse qui l'enserrait, presque sans forces, épuisé aussi par une prédication profondément vécue dans sa chair. Car Yves vit de tout son être la substance de ses sermons: si ses contemporains n'ont pas éprouvé le besoin de rapporter aux enquêteurs les tonalités graduées de sa voix ni la gestuelle qui ponctuait ses discours, ils sont

(7) CASSARD (Jean-Christophe), *Le breton dans le procès de canonisation d'Yves HELORI* (Tréguier, 1330), à paraître dans les *Mélanges à la mémoire du professeur Léon FLEURIOT*.



Les lieux où les témoins ont vu Yves Héléri prêchant

- △ lieux habituels de prédication
- — ● tournées de prédication
- ⊕ église dans laquelle Yves a prêché

plusieurs à se souvenir qu'il coulait de ses yeux des larmes très amères à l'évocation des péchés et des vices. Assurément ses homélies puisent pour partie leur force dans ce recours à une sensibilité douceuse et larmoyante qu'on retrouve chez les plus grands prédicateurs de son temps; elles frappent également leurs auditeurs par leur grande correction d'expression: Yves ne s'autorise aucune allusion un peu leste, aucune comparaison scabreuse pour relancer l'attention ou illustrer d'une image familière un propos par trop abstrait. Toujours et en toutes circonstances il parle très poliment, avec tact et pudeur, usant d'un vocabulaire choisi, épuré, «gracioso».

Malheureusement les textes de ses sermons sont perdus; on ne conserve non plus aucun brouillon de sa main. On sait seulement qu'il utilisait les vies de saints (8) comme des réservoirs d'histoires édifiantes capables d'illustrer concrètement les vertus qu'il évoquait. Dans les mémoires des témoins, deux grands thèmes caractérisent son message: le rappel de la nécessaire humilité des humbles que Dieu a choisi de ne pas placer aux premiers rangs de la société, et surtout le lancinant appel au respect de la chasteté, promue au premier rang des vertus chrétiennes. Le premier thème traduit bien sa conception conservatrice du monde, que la volonté des hommes ne saurait changer, la révolte contre l'ordre établi s'avérant par essence porteuse d'illusions mauvaises: «il conseillait aux pauvres de ne pas s'affliger de leur pauvreté, mais plutôt de la supporter avec patience» (Yves Héloici). La répulsion devant le vice de la chair revient plus régulièrement encore dans les dépositions des témoins: Yves abhorre la luxure et encourage tout un chacun, les célibataires aussi bien que les époux, hommes et femmes, à fuir ce vice abominable pour garder leur chasteté. Ici les obsessions personnelles d'Yves s'alimentent de tout un pan de la pensée morale de son temps.

«Il disait aux laïcs qui ne savaient pas lire de réciter fréquemment le Pater Noster, et cela il le conseillait dans ses prêches publics» (Guillaume fils Aymonel): ses avis pratiques de dévotion se limitent à la récitation des prières de base apprises par cœur. La foi qu'il essaye de ressourcer dans les âmes de fidèles peu enseignés demeure traditionnelle dans son approche et minimale dans ses ambitions: son contenu se borne au respect des grands commandements de l'Église, respect que l'observation régulière de la confession auriculaire rend plus exigeant et d'un suivi plus facile. Il ne saurait être question d'imposer aux foules un cours de théologie dogmatique qu'elles ne comprendraient pas; il suffit pour l'heure de ranimer des pratiques pieuses et un credo accessible à tous. «Il (Hamon de Reger) le vit plusieurs fois et fréquemment prêcher la parole de Dieu, la foi catholique, les sept Vertus et les œuvres de piété, entendre des confessions et célébrer

(8) L'abbé Pierre de BÉGARD indique qu'il le vit en train de composer une Vie des saints, ouvrage malheureusement perdu.

des messes, et faire et encourager d'autres bonnes actions».

3) l'accueil du public.

L'annonce de la venue d'Yves remplit la nef ou le placître des églises: sa réputation d'orateur, la curiosité, la piété inquiète, l'admiration devant un puissant devenu humble par choix, lui assurent un auditoire attentif, bientôt sous le charme. A l'instar d'Hamon Nicolas qui pourtant, confesse-t-il, avait «le cœur dur», ils sont nombreux à ne pouvoir retenir leurs larmes et à partager ainsi les signes visibles de sa contribution dès qu'il évoque l'horreur du péché. Quels que soient ses talents, ce mimétisme participatif, cette fascination à l'écoute du verbe dépassent sa personne: il faut les replacer dans le contexte d'une civilisation orale, d'origine celtique, facilement captivée par l'art de la parole, surtout quand les sentiments qu'elle véhicule s'avèrent être en harmonie profonde avec les besoins spirituels et l'univers mental des auditeurs. L'auditoire d'Yves ne se recrute pas seulement dans la paroisse qu'il visite: les gens accourent en masse de tous les environs, avec plus d'entrain et en plus grand nombre que s'il s'agissait d'un sermoneur moins renommé. Alain de la Roche-Hugon se risque à une estimation, certainement trop enthousiaste, mais significatif: «pour une personne qui allait écouter les sermons d'un autre, même d'un évêque, il s'en trouvait vingt ou trente à se déplacer pour maître Yves».

Beaucoup se trouvent emportés par sa force de conviction au point qu'ils ne se lassent pas et n'hésitent pas à lui emboîter le pas jusqu'à l'église suivante: «il se montrait si convaincant dans ses prêches que nombreux étaient ceux qui, l'ayant écouté en un lieu, le suivaient dans l'endroit où ils prêcherait ensuite, et ils désiraient l'entendre lui plus que tout autre prédicateur» (Hamon Nicolas). Quatre témoins évoquent explicitement ces migrations collectives des fidèles lancés sur son sillage dans l'attente d'une nouvelle homélie. Teod aour, «bouche d'or» (9). Et le jour où Yves refuse de prendre la parole à Locuyer parce qu'il y découvre la présence de frères prêcheurs, devant qui son humilité lui commande de s'effacer, on frôle l'émeute populaire: il lui faut user de tout son calme et affirmer sa volonté irrévocable de ne pas céder aux exhortations les plus pressantes pour finalement mener déçus et mécontents écouter les frères «bien que cela leur déplût» (Guillaume de Pléhec, chevalier).

De cette atmosphère exaltée, peut-on apprécier les effets durables? La tâche paraît de prime abord aléatoire: le choc émotionnel reçu à l'occasion d'un sermon peut s'effacer dans un terme très court, les bonnes résolutions s'oublier, les mauvaises habitudes ressurgir d'autant plus faci-

(9) Surnom donné à plusieurs prédicateurs célèbres de langue bretonne aux XVIII^e et XIX^e siècles.

lement que, contrairement aux entreprises du père Maunoir, Yves laboure le Trégor en ordre dispersé, sans pouvoir compter sur des relais locaux vraiment efficaces. Ses interventions ne s'opèrent pas non plus avec la même densité que les futures Missions, étalées sur plusieurs semaines, renouvelées à intervalles réguliers. Il en reste au stade artisanal où prime la bonne volonté: ce serait miracle si ses efforts atteignaient à la même efficacité sur le long terme.

Et pourtant certaines voix s'élèvent pour dire qu'avec Yves tout a changé en mieux dans le pays et que cela demeure vrai plus de quarante ans après les débuts de sa prédication: «les gens devinrent deux fois meilleurs qu'ils ne l'étaient auparavant, de l'avis général» (Jacquet, fils de Riwallon le Jongleur); «le témoin a connu les hommes de par ici beaucoup plus prompts qu'ils ne le sont maintenant aux péchés et aux actions lascives; c'est l'opinion commune dans le pays que ce résultat est dû sans doute possible aux saintes monitions de maître Yves, qu'il semait continuellement et partout» (Derrien de Bouaysalio); «on dit, et c'est l'avis de tous, que les gens du pays sont meilleurs qu'ils ne l'étaient en cause de ses bons sermons» (Yves de Trégordel). Dont acte. Aucun indice ne permettant de vérifier l'impact réel de son œuvre sur l'ensemble du Trégor dans le premier tiers du XIV^e siècle, il convient d'accorder aux témoins le bénéfice du doute, tout en ne se cachant pas la subjectivité empirique et orientée de leurs jugements (on n'évoque pas les échecs lors d'une enquête en canonisation). Quand ils fournissent des exemples précis, force est de remarquer qu'ils sont pris parmi les familiers ou les paroissiens d'Yves comme «feues Adelise, fille de Hamon Derte, et Raudeline, de la cité de Tréguier, que l'on appelait les sœurs de maître Yves parce qu'il les avait converties à une vie sainte et honnête» (Anne de Ville-Gousse) ou ce Geoffroy Carbanec (de Louannec) qui était auparavant un vaurien et était considéré comme tel; grâce aux exhortations de maître Yves il devint, et il est encore aujourd'hui, un homme probe et bon. Interrogé sur ce point, le témoin (Yves de Trégordel) affirme avoir souvent vu Yves admonester ce Geoffroy pour qu'il abandonne la mauvaise voie qu'il suivait: enfin, en sa présence, Geoffroy promit à maître Yves de s'amender et il tint parole dans la suite. De même agit-il avec plusieurs autres personnes». On connaît aussi un noble de Louannec, voleur et débauché, soupçonné de viol et de meurtre, ramené sur le droit chemin et expédié à Rome en 1300 en pèlerinage expiatoire à l'occasion de l'année sainte. Mais hors Louannec et Kermatin-Tréguier, quel impact?

Des succès d'estime incontestables dans la fièvre des grands prêches publics, quelques conversions durables assurées parmi ses ouailles: les dépositions enregistrées en 1330 n'autorisent pas un bilan plus fin car, s'il est à toutes les époques risqué de vouloir sonder les âmes, cela devient présomptueux et vain en l'absence de tout indicateur sociologique quanti-

tativement fiable. Yves n'a certainement pas bouleversé toutes les consciences trégorroises; il les a assez ébranlées dans leurs conformismes pour que Hamon de Reger et Guidomar de Kararien s'accordent à reconnaître que de son vivant même certains l'appelaient déjà «le saint prêtre». Pour ses proches, il fut aussi un véritable recteur au sens plein du terme: par sa redécouverte de l'efficacité de la pastorale paroissiale, son expérience était porteuse d'avenir.

Un sanctuaire du 17^e siècle
en l'évêché de Vannes.

Jean-Christophe CASSARD

Présentation du «livre des miracles»

Centre de Recherche Bretonne et Celtique
URA 374 du CNRS
Université de Bretagne Occidentale

C'est à quelque distance au sud du bourg paroissial de Broc'h à quelques kilomètres d'Auray et de Sainte-Anne (de l'autre côté de la rivière du Loc'h) que se trouve le sanctuaire de saint Quirin. La chapelle se dresse, un peu en dehors du village de Saint-Guérin, sur le flanc sud du plateau de Lann-ar-Rheun au milieu de terres bien exposées qui descendent doucement vers les prairies humides arrosées par le ruisseau de Kerivalan.

À l'époque qui va nous occuper (vers le 17^e), toutes ces terres sont propriété du président de Robien, premier préminancier de Broc'h et seigneur de Kerivalan dont la maison, en très mauvais état, se trouve à quelques centaines de mètres de la chapelle.

Diverses routes passent à moins d'un kilomètre:

— le «chemin royal» de Saint-Brieuc à Quiberon, particulièrement important sur le plan économique (échanges entre le port d'Auray et l'intérieur-pays) et stratégique.

— Le chemin d'Auray à Sainte-Anne (encore dit de Saint-Cado à Sainte-Anne) qui franchit le Loc'h au pont de Tréauray. Le prieuré de Saint-Cado, au reclus en Broc'h près d'Auray, est à l'époque un centre de pèlerinage bien fréquenté.

— L'ancienne voie romaine de Vannes à Quimper (ainsi que d'autres chemins plus ou moins parallèles), qui conduisent vers Sainte-Anne le flux des pèlerins originaires du sud de la Basse-Bretagne.

Saint Quirin ou saint Guérin?

Même si cette question ne devait nullement agiter la conscience des